UNE AUTRE ALLEGORIE DE LA CAVERNE, ENTRE OMBRES ET LUMIERES

Michel BITBOL

Directeur de Recherches CNRS Archives Husserl, CNRS/ENS, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris.

Figurez-vous à nouveau des êtres humains dans une demeure souterraine creusée comme une caverne. Ils sont là depuis leur petite enfance, le corps pris dans des chaînes, en sorte qu'ils peuvent à peine bouger et sont contraints de ne voir que devant eux[2]. Figurez-vous également un écran blanc dépoli en face de leurs yeux, leur laissant seulement voir des formes projetées : celles de leurs corps et celles d'autres corps qu'on peut situer indifféremment soit de l'autre côté de l'écran soit à l'arrière de la caverne. D'eux-mêmes et de leurs compagnons d'infortune, ils ne voient que leurs propres ombres, ce qui leur laisse croire que les voix comme les bruits sont émis par ces ombres. Ils entretiennent une tradition métaphysique immémoriale en accord avec ce qui leur est donné à voir, et elle a l'allure d'une doctrine manichéenne expurgée de sa connotation morale. Selon cette ancienne sagesse, il n'existe que deux choses au monde, les ombres et les lumières qui les entourent.

Mais les habitants de la caverne ont récemment élaboré une science (la *skiacinétique*[3]), en forgeant des hypothèses à propos du déplacement des ombres et en les testant sur l'écran où elles se manifestent. Le mouvement de la plupart des ombres visibles obéit à des lois permanentes. Seules certaines ombres semblent échapper en partie à ces lois ; ce sont celles (appelées « nos corps » par les hommes de la caverne) dont les changements sont associés à des actes volontaires. Se prévalant de cette science, un groupe de philosophes de la caverne a répandu une nouvelle doctrine : le monisme ombriste, ou simplement ombrisme. Les ombristes affirment que tout ce qu'*il y a* se réduit aux ombres. Leurs arguments sont puissants, et ils les tiennent pour décisifs. Presque toutes les ombres sont gouvernées par un cadre légal indépendant des goûts ou des désirs des expérimentateurs. Cela prouve, soulignent-ils, qu'elles sont des réalités autonomes existant en soi dans la nature. En vertu de ce lien profond qui existe entre leur doctrine et la science nouvelle, les monistes ombristes se renomment de plus en plus souvent des monistes *skiacinétistes* (ou simplement *skiacinétistes*). L'un des principaux avantages qu'ils voient à leur affirmation doctrinale résulte de ce lien : contrairement au vieux et stérile manichéisme, le monisme skiacinétiste est porté par le progrès, sans doute illimité, de la science d'où dérive son nom. Fiers de défendre une thèse épousant la modernité, n'hésitant plus à convertir un fait de connaissance en principe ontologique, ils déclarent que tout *est* skiacinétique (ce qui a quand même une autre allure que de dire que *tout est ombre*). Par ailleurs, surenchérissent les ombristes les plus proches de l'expérience quotidienne, lorsque la lumière baisse et disparaît durant les nuits, il ne reste rien d'autre que de l'ombre. L'ombre est donc la substance authentique de toutes choses, et *les* ombres, seuls étants du monde, sont faites de cette étoffe. À côté de cela, les lumières ne sauraient être que des propriétés dérivées cycliquement des choses ombrées (durant des périodes qualifiées de « diurnes »), leur permettant de se rendre manifestes par effet de contraste. *La science skiacinétique,* concluent-ils avec assurance, *découvrira certainement un jour comment les lumières sont produites par les ombres.* Ne met-elle pas déjà en évidence une corrélation étonnante, aussi étroite que celle du creux et du plein, du concave et du convexe, entre les plages d'ombres et les plages de lumière sur l'écran ? Et la corrélation n'est-elle pas un signe indirect de la dépendance ontologique de la classe d'entités « lumières » vis-à-vis de la classe d'entités « ombres » ? Il est vrai qu'on constate une immense disparité d'apparence entre les ombres et les lumières, et que cela rend à première vue peu crédible que la lumière ne soit qu'une figure de l'ombre. Mais la solution à cette énigme est à portée de la main. Les mouvements inattendus de certaines grandes ombres n'émergent-ils pas de l'interaction skiacinétique de réseaux d'ombres élémentaires ? Par simple extrapolation, il est très vraisemblable que la lumière (plus inattendue encore, au regard de la qualité ombrée) soit une propriété *émergente* des systèmes complexes d'ombres. Il n'est pas jusqu'au comportement non-standard, téléologique plutôt que causal, des ombres singulières dénommées « nos corps », qui

[2] Ces premières phrases sont une paraphrase étroite de l'allégorie platonicienne de la caverne. Voir G. Droz, *Les mythes platoniciens*, Seuil, 1992, p. 88. Platon, *La République,* VII, 514a. Voir également R. Casati, *La découverte de l'ombre,* Livre de poche, 2003

[3] Néologisme forgé à partir des mots grecs signifiant respectivement « ombre » et « mouvement »

ne pourra être réduit dans le futur à des processus purement skiacinétiques.

Mais le débat philosophique de la société cavernicole ne se borne pas à un bras de fer entre manichéens et monistes ombristes. Une autre thèse, presque aussi vénérable que celle des manichéens, resurgit parfois, quoiqu'elle reste largement honnie : il s'agit de l'illuminisme, ou anombrisme, suivant lequel tout ce qu'*il y a* est la lumière. L'argument principal des rares membres de la secte illuministe est que, sans les lumières, il n'y aurait rien, pas même *des* ombres ; car après tout, on ne doit pas confondre l'ombre absolue qui s'étend la nuit, simple éclipse provisoire de l'être, et *les* ombres qui sont des formes découpées par l'action des vastes plages de lumière qui les entourent. Ce qui rend l'illuminisme peu populaire est que, *tant qu'on a seulement accès à ce qui se manifeste sur l'écran,* on ne voit pas comment expliquer la genèse des ombres à partir des lumières, et encore moins des lois rigoureuses de leur mouvement à partir de la simple qualité lumineuse. Il est vrai que les manichéens sont pour leur part confrontés à un autre défi au moins aussi sérieux : celui de rendre raison de la communication entre leurs deux substances, et d'expliquer ainsi le surprenant emboîtement, la coïncidence constante entre les contours des plages de lumière et des plages d'ombre. Mais au moins ont-ils pour eux l'évidence rassurante de ce qui se voit, le bon sens de qui sait s'en contenter, et la proposition exaltante de l'harmonie préétablie. Il est vrai aussi que les monistes ombristes sont embarrassés pour imaginer à quoi pourrait bien ressembler une explication des lumières à partir des ombres. Mais au moins ont-ils pour eux l'*avenir* de la skiacinétique, gros de solutions à présent inconcevables, et l'assurance tranquille de ceux qui sont portés par le vent de l'histoire, le prestige de la nouveauté, et le gage de l'efficacité.

La controverse se serait arrêtée là, elle en serait restée à l'impasse d'un triple déficit d'explication, si d'autres penseurs assez singuliers du peuple de la caverne ne venaient en troubler les lignes de partage et suggérer une issue. Ces philosophes non-standard s'appellent eux-mêmes les *photologues*. Leur dénomination seule aurait de quoi les rendre suspects aux yeux des ombristes. N'est-elle pas dérivée du mot grec qui désigne la lumière ? N'évoque-t-elle pas dangereusement la doctrine stérile et marginale qu'est l'« illuminisme » ? Regardons-y de plus près. Les photologues évitent d'affirmer ouvertement que l'être se confond avec les lumières, que les lumières sont l'être, contrairement à leurs collègues illuministes. Ils se bornent à regarder partout attentivement et à décrire ce qu'ils perçoivent. S'ils suspendent la focalisation étroite de l'attention sur les formes obscures appelées les ombres, ils évitent tout autant de se laisser fasciner par les zones lumineuses qui entourent ces ombres. Or, ayant mené à son terme cette opération de mise en suspens des crispations ou des rétrécissements attentionnels, ayant élargi leur regard pour le rendre englobant, ce qu'ils voient n'est autre que … lumière. À l'examen soigneux et universel, délivré des concentrations exclusives sur l'un ou l'autre des termes de la dualité manichéenne, ils s'aperçoivent que si les régions claires sont évidemment lumineuses, les zones sombres le sont aussi, quoiqu'à un degré bien moindre. La lumière est partout ; par le biais de ses modulations de brillance, de son oscillation entre présence et absence, elle est la condition de possibilité de toute vision et de tout contraste. Il n'en faut pas plus pour conforter les monistes ombristes (devenus ombrageux) dans leur suspicion initiale. C'est incontestablement là une variété d'illuminisme !

Les photologues ont leur réplique toute prête, mais celle-ci reste quasiment inaudible dans un univers de pensée pré-fabriqué par le manichéisme. Nous avons vu que jamais les photologues n'ont prétendu comme les illuministes que tout ce qui existe, ce sont les plages claires en tant qu'opposées aux plages sombres. Pas plus n'ont-ils été tentés de rejoindre les monistes ombristes dans leur proclamation d'existence des seules plages sombres en tant qu'opposées aux plages claires. Lorsqu'ils parlent de la lumière, les photologues n'entendent pas l'un des deux versants de la grande opposition qui sous-tend l'antique tradition philosophique de la caverne. La lumière, pour eux, n'est pas seulement l'éclat des zones claires ; elle est la précondition universelle du sombre comme du clair dans leur disparité ; elle est ce qui nimbe l'apparaître entier et en définit les tracés par ses variations de puissance.

Si certains penseurs, sans doute ombristes, persistaient dans leurs réticences à cause du penchant *verbal* des photologues pour l'un des deux versants de la grande bifurcation de la caverne, ces derniers seraient en droit de souligner qu'à ce degré d'authentique non-dualité, le mot choisi n'a plus d'importance. Ce qui compte est seulement de supposer un champ indivisible d'intensité variable, dont la dénomination comme ombre ou lumière est indifférente, puisqu'il y a complète réversibilité entre la plus grande intensité lumineuse et la moindre intensité d'ombre. Et si d'autres penseurs agitaient le spectre de régressions à l'infini, en demandant qu'est-ce qui éclaire la lumière pour la rendre visible, autrement dit qu'est-ce qui préconditionne la précondition du manifeste, les photologues ne seraient pas en peine de réplique. Ils seraient en droit de dénoncer une confusion (la lumière n'est

pas une chose à éclairer, mais claire de soi-même), ou d'en appeler plus formellement à leur clause d'arrêt : « Là prennent fin les questions et réponses, car c'est de cette précondition qu'il faut de toutes façons partir pour toute enquête, y compris sur elle-même »[4].

L'enchevêtrement des problèmes qui déchirent le milieu philosophique cavernicole se trouve à partir de là subtilement dissout. Les photologues n'ont pas à expliquer la parfaite coïncidence des contours clairs et sombres par quelque « communication des (deux) substances », car ces contours ne sont que les lignes de transition entre régions de forte et de faible luminosité. Ils n'ont pas davantage à expliquer l'origine des ombres dans les lumières, ou des lumières dans les ombres, puisque ni les plages lumineuses ni les plages d'ombre n'ont d'existence intrinsèque pouvant justifier qu'on leur prête un statut d'« origine ». La lumière (ou la nappe unique du champ indivisible) se contente d'être présente à divers degrés d'intensité, et les clartés et les ombres sont le nom que donnent les hommes de la caverne à ses zones de plus ou moins grand éclat.

Mais ce n'est pas tout à fait la fin de l'histoire. En élargissant leur champ attentionnel, les photologues ne se sont pas rendus réceptifs qu'à la pure lumière. Relaxant l'exclusive focalisation visuelle sur l'écran, qu'encouragent leur culture et leur système éducatif, ils ont découvert un champ neuf d'impressions qu'ils appellent l'« auto-sensibilité », ou la « vie ». Des sensations viscérales, kinesthésiques, parfois corrélées au mouvement de l'ombre désignée comme « leur corps », virevoltent au centre invisible d'eux-mêmes lorsqu'ils se mettent dans cette disposition. Certaines composantes d'auto-sensibilité se manifestent spécifiquement lors des délibérations destinées à prendre une décision difficile. Les photologues devinent à partir de là que le monde apparaissant est plus profond et radical que celui qui se laisse voir sur l'écran, plus indompté que celui que gouvernent les lois de la skiacinétique. Un métaphysicien inspiré par la photologie, mais souhaitant l'étendre sur un mode spéculatif, souligne la connexion de cette réalité élargie avec les processus de délibération. Il l'appelle pour cette raison « la Volonté », et la situe en-deçà de la représentation des ombres et des clartés sur l'écran. Il rédige en ce moment un fort volume intitulé « *La grotte comme volonté et comme représentation* », où il signale que la caverne-monde est un lieu qui s'habite plutôt qu'il ne se contemple, une demeure qui recèle des entrailles invisibles dont la danse visible qui se voit sur l'écran n'est peut-être que l'efflorescence.

Notons que le métaphysicien est parvenu à sa conclusion novatrice sans jamais avoir eu accès à ce qui se déroule de l'autre côté de l'écran dépoli, ou à l'arrière de la caverne, contrairement aux personnages de l'allégorie de Platon. On pourrait ne supposer aucun revers d'écran, aucun arrière-monde. On pourrait en particulier éviter (contrairement à ce que nous avons commencé par faire) de s'identifier à un démiurge occupant quelque position de survol réputée le rendre plus clairvoyant que les habitants de la caverne. Et cela n'aurait pas d'importance, car, mieux que l'arrière-monde et ses survols, il y a l'*ici-monde* et son vécu qui tracent une voie de transcendance plus vertigineuse que toute entreprise spéculative. C'est ce qu'on pourrait appeler la transcendance intime, qui excède la surface de la représentation et ses contours visibles par la richesse latente de son déploiement *là* plutôt que par un élan vers des trésors *là-bas*.

Les ressemblances (partielles) avec le débat métaphysique sur la conscience n'ont rien d'une pure coïncidence.

[4] Il s'agit là d'une quasi-paraphrase de Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future,* Vrin, 1968, p. 94